

L'empire du Maroc est un état de l'Afrique septentrionale. Il est borné au nord par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée ; à l'ouest par l'Océan Atlantique ; au sud et au sud-est par le désert du Sahara ; au nord-est par l'Algérie. Sa population est d'à peu près 9,000,000 d'habitants. Elle se compose de Maures, d'Arabes, de Berbers ou Kabyles et de Juifs. Ces derniers subissent aujourd'hui une violente persécution de la part des Marocains. L'Atlas le traverse de l'ouest au nord. Il est arrosé par le Mouloina, le Sébou et le Tensif au nord, le Ziz et l'Oued-Darab au sud. Le sol est divisé en *Till* ou pays cultivable et *Sahara* ou désert. La religion dominante de l'état est celle de Mahomet. L'armée régulière du pays se compose de 30,000 hommes, dont 18,000 cavaliers et 10 à 12,000 nègres, qui servent de gardes à l'empereur, et parmi lesquels il recrute ses boureaux. Sa marine militaire est insignifiante. Ses revenus sont d'environ \$7,000,000, provenant, en grande partie, des douanes et des droits sur les marchandises. La capitale de l'empire est Maroc. Les villes principales sont : Mesquinez, Fez, Tétouan, Tanger, Larache, Mogador, Agadir. Le Maroc, autrefois la Mauritanie Tingitane, fut tout-à-tout possédé par Carthage, Rome, les Vandales, les Grecs ; puis, enfin, par les Arabes, dès le 8e siècle. En 1051, les Almoravides l'enlevèrent au calife de Bagdad et l'adjugèrent à leurs possessions d'Espagne. Aux Almoravides succéderont les Almohades, puis les Merinides, et enfin les Chérifs, (1516) qui prétendent descendre de Mahomet. Cette dernière dynastie règne aujourd'hui sur le Maroc. Le souverain ou chérif actuel est Mohammed, un des quatre fils de Muley Abderrahman, décédé dans les premiers mois de 1859. Les Espagnols possèdent sur le littoral du Maroc plusieurs villes, dont ils firent la conquête dès le XVIe siècle et qui leur servent de lieux de déportation ; telles sont Ceuta, Penon-de-Vélez, Melilla et Alhucemas.

Voici, en peu de mots, quelles sont les causes qui ont appelé les armées espagnoles sur le sol d'Afrique.

Dans le but de se garder des attaques des Maures, le gouvernement de la Péninsule grandissait et réparait, l'an dernier, les fortifications de Ceuta. Les Maures, animés d'une haine traditionnelle contre les Espagnols n'ont pas vu, sans un vif mécontentement, des travaux destinés à consolider cet établissement, et dans la nuit du 24 août dernier, ils ont brisé une borne de pierre, marquée aux armes de l'Espagne et destinée à indiquer les limites de ses possessions en ce pays.

Le lendemain, 2500 d'entre eux s'approchèrent de la forteresse et fusillèrent quelques sentinelles Espagnoles. L'agression se renouvela le jour suivant et fut fatale à la garnison dont trois soldats furent tués. De telles injures étaient d'autant plus graves qu'elles se sont accomplies sous les yeux des troupes de Mohammed qui n'ont rien fait pour s'y opposer. Par des conventions arrêtées entre la Reine Isabelle et l'Empereur Muley Abderrahman, en 1843, il fut arrêté que le territoire de Ceuta s'étendrait à la portée du canon de la place et qu'un terrains neutre entre cette limite et le territoire des Riffains serait occupé par des troupes marocaines. Ces stipulations furent mises à exécution. Le territoire espagnol était donc placé en quelque sorte sous la sauvegarde des soldats marocains, lorsqu'il a été envahi par la population sunnite du voisinage. Par une fâcheuse coïncidence, ces agressions sauvages ont eu lieu au moment même où des plénipotentiaires marocains et espagnols signaient un traité ayant pour but d'étendre à Melilla les stipulations déjà existantes pour Ceuta.

En entreprenant cette guerre, l'Espagne avait encore un autre but, c'était de faire cesser les actes de piraterie commis par les populations du Rif, et dont, à cause de son voisinage de l'Afrique, elle avait à souffrir plus que toute autre puissance.

Depuis longtemps, elle était en butte aux violences coutumières de ces montagnards, et leur brigandage faisait chaque année un tort considérable à sa marine marchande. Le Rif est une chaîne de montagnes qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la frontière occidentale de l'Algérie. C'est autour du Cap *Tres Forcas* que les forbans africains ont établi leur quartier-général. Dans la baie orientale où se trouve Melilla, leur caste n'a pu être domptée à cause du petit nombre de criques abritées des vents du large ; mais dans la baie de l'ouest elle est sérieusement constituée. Au fond du rivage et dans ses replis se tapissent les barques, les unes échouées sur le sable, d'autres retirées sous des grottes, la plupart abritées sous des toits de sable et de terre recouverts de branches d'arbres. Elles appartiennent aux Riffains, qui, couchés sur les falaises où s'élèvent leurs cabanes comme des vigies d'observation, éplient au loin l'horizon. A la vue d'un navire de commerce arrêté par le calme ou luttant contre le courant, ils se précipitent armés au nombre de vingt-cinq ou de trente dans leurs embarcations et s'élancent sur leur proie. Dès qu'ils se sont emparés du navire, ils se partagent la cargaison et brûlent ensuite le vaisseau, après en avoir tué l'équipage et les passagers ou les avoir jetés à la mer.

En présence de faits semblables, la conduite de l'Espagne était toute tracée. Elle devait venger l'honneur national longtemps froissé. La rupture entre les deux gouvernements a éclaté par le rappel du conseil d'Espagne à Tanger. Le 13 octobre, l'empereur du Maroc rejetait l'ultimatum de l'Espagne, et le 20, le maréchal O'Donnell, président du conseil des ministres de la Reine Isabelle, communiquait la déclaration de guerre aux Cortés, qui l'accueillirent avec un indéniable enthousiasme. La haine contre le Maure parut réchauffer le vieux sang espagnol et la Péninsule offrit alors l'étonnant spectacle d'un peuple qui sacrifie ses querelles et ses passions particulières sur l'autel de la patrie.

Le 28, les ports marocains de Tanger, de Tétouan et de Larache étaient bloqués par les navires de la marine royale. Le 3 novembre, un décret de la Reine nommait le maréchal O'Donnell commandant en chef de l'armée d'Afrique. Quelques jours plus tard, l'armée débarqua sur la terre africaine et repoussa victorieusement les attaques de ses fanatiques ennemis.

La rapidité de ses mouvements fut extrême. Battus à chaque rencontre, les Maures n'en perdirent cependant pas courage et se firent plus tôt que de se rendre. Enfin, après une série de combats presque journaliers, et tous plus brillants les uns que les autres, l'armée d'Afrique s'empara de la place de Tétouan, le 4 février dernier, après avoir tué 1111 les Marocains en déroute et fait sur eux un butin immense. A la nouvelle de cette victoire, l'Espagne entière est dans l'allégresse ; le maréchal O'Donnell est fait duc de Tétouan et grand d'Espagne de première classe ; et les félicitations de la Reine vinrent récompenser le soldat de son dévouement. Le 23 mars, une dernière victoire remportée sur les Marocains, décida l'empereur à demander la paix, dont les bases préliminaires furent signées le 25 par O'Donnell et Muley-Abbas, un des frères de l'empereur.

Aux dernières dates, les plénipotentiaires maures étaient arrivés à Tétouan pour procéder à la rédaction définitive des clauses du traité de paix, lequel a été conclu le 26 avril.

Un des articles de ce traité de paix cède à l'Espagne tout le territoire compris depuis la mer en suivant les hauteurs de Pierra Ballones jusqu'au chemin d'Anghera. Par un autre article, l'empereur du Maroc cède à perpétuité, sur la côte de l'Océan à Santa-Cruz, la Pequena, territoire suffisant pour la formation d'un établissement comme celui que l'Espagne y a possédé antérieurement. Enfin, il est accordé à l'Espagne \$18,000,000 pour l'indemniser de ses frais de guerre. Les troupes espagnoles doivent rester en possession de Tétouan et de son territoire, jusqu'à l'entier accomplissement des articles du traité, époque à laquelle il s'évacueront. Sa Majesté, la Reine Isabelle, se propose, dit-on, de visiter prochainement ses nouvelles possessions africaines.

Avant de terminer cette petite revue, jetons un coup d'œil sur notre pays. La session du parlement, qui vient de finir, a été à bien des égards une des plus pacifiques qui se soient vues depuis longtemps. La grande question de la dissolution de l'Union n'a point été levée, l'agitation qu'on en attendait ; par un vote très fort la législature s'est prononcée en faveur du *status quo* ; il en a été de même du choix d'Ottawa comme siège du gouvernement. Les débats en général ont été caractérisés par une modération et une courtoisie mutuelle plus qu'ordinaires. D'importantes mesures ont été passées et nous en rendrons compte dans notre prochaine livraison.

Les chambres prorogées aujourd'hui, le 19, devront se réunir de nouveau pour la réception du Prince de Galles, dans le mois de juillet ou d'août. Toutefois, si nous ne nous trompons, il n'y aura qu'une simple réunion des membres sans convocation officielle ; mais les frais de voyage seront payés comme pour une session.

Un mot maintenant de la perte que le Canada vient de faire dans la personne d'un de ses prélates. Mgr. Jean Charles Prince, premier évêque du diocèse de St. Hyacinthe, était né à St. Grégoire, dans le diocèse des Trois-Rivières, le 13 février 1804. Il fit ses études au collège de Nicolet, et y enseigna avec distinction. Il enseigna aussi à St. Hyacinthe. Ordonné prêtre en 1836, il fut successivement directeur du grand séminaire de St. Jacques, à Montréal, puis du collège de St. Hyacinthe, jusqu'en 1840 où il devint chanoine de l'évêché de Montréal. Peu de temps après il fonda *Les Mélanges Religieux*, recueil périodique qu'il dirigea avec talent pendant plusieurs années. Le 5 juillet 1844, il fut consacré évêque de *Martyropolis*, et nommé évêque de St. Hyacinthe, lors de la formation de ce diocèse, le 8 juin 1852. En 1847, il fut des premiers à prodiguer ses soins aux malheureux émigrés atteints du typhus ; il visita fréquemment les abris de la Pointe St. Charles et y contracta cette terrible maladie, dont les suites altérèrent notablement sa santé. D'un grand talent, de manières aimables et distinguées, plein de science, de zèle et d'habileté, Mgr. Prince est profondément regretté de tous ceux qui l'ont connu. Plusieurs évêques et une foule de prêtres et de laïques venus des diverses parties du pays ont assisté à ses funérailles, qui ont failli être marquées par une catastrophe. Le feu ayant pris aux teintures du catafalque, il s'en est suivi une scène indescriptible dans la cathédrale encombrée de fidèles ; mais heureusement, l'accident a pu se réparer et l'ordre se rétablir sans qu'il en soit résulté rien de bien grave pour aucun de ceux qui étaient présents.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— M. S. G. Goodrich, universellement connu sous le pseudonyme de Peter Parley, est mort presque subitement mercredi soir, à New-York, à l'âge de 67 ans. Rien ne faisait présager une fin si prochaine, et à voir M. Goodrich, comme nous l'avons vu nous même, il y a quelques jours remonter Broadway d'un pas ferme et presque agile, on aurait compté pour lui sur de longues années d'existence. Malheureusement, il n'en devait pas être ainsi. Rovenu mardi de la campagne,